

Michele Prandi, Elisa Caligiana

## MÉTAPHORES DANS LE LEXIQUE : VERBES APPROPRIÉS ET SUPPORT DE NOMS DE SENTIMENTS\*

Notre sujet spécifique – les verbes appropriés et les supports métaphoriques des noms relationnels de sentiments – s’inscrit dans une thématique plus générale: celle des concepts cohérents partagés d’origine métaphorique qui sont entrés dans patrimoine lexical d’une langue. Quand nous parlons d’un désir ardent qui nous dévore, nous voyons le sentiment à la fois comme une flamme et comme une bête féroce. La même stratégie cognitive nous permet de voir une discussion à la fois comme un acte de guerre – si nous attaquons un argument – et comme un bâtiment – si nous l’étayons ou le démolissons (Lakoff, Johnson, 1980 [1986]). Les stratégies cognitives que nous mettons en oeuvre sont les mêmes qui orientent notre interprétation d’une métaphore vive (Ricoeur, 1975): celles qui, face à un énoncé conflictuel comme *La lune rêve*, par exemple, nous poussent à voir la lune comme un être humain. Cependant, cette analogie de fond entre les concepts métaphoriques et les métaphores vives – le fait de voir une chose et d’en parler comme si c’était autre chose – s’accompagne d’une différence essentielle.

Les métaphores vives se fondent sur une connexion sémantique conflictuelle: la lune qui rêve est étrangère à notre image du monde cohérente et partagée. Les concepts métaphoriques partagés, au contraire, ne déclenchent aucun conflit conceptuel, mais sont parfaitement cohérents. En cela, les concepts métaphoriques rappellent les catachrèses lexicales, ou métaphores mortes: l’aile d’un bâtiment, par exemple. Ils s’en distinguent par une propriété qui nous approche encore une fois des métaphores vives. La catachrèse lexicale est en

---

\* Nous remercions pour leur aide actif Cristiana De Santis, Adriana Orlandi, Marie-Line Zucchiatti.

même temps isolée et non productive. Si un bâtiment a des ailes, par exemple, cela n'implique ni qu'il ait un bec ou une queue, ni qu'il puisse voler. A la différence des catachrèses, les concepts métaphoriques ne sont ni isolés, ni morts, mais organisés en réseaux complexes, actifs et productifs. S'il est cohérent de penser au désir comme si c'était du feu, par exemple, on peut développer cette idée avec une certaine systémativité, et dire qu'il brûle, ou qu'il est ardent, qu'il s'allume ou qu'il s'éteint, et ainsi de suite.

L'intérêt pour la métaphore comme instrument de création de familles de concepts cohérents issue du transfert et de la projection d'aires conceptuelles complexes sur des territoires étrangers s'inscrit dans une longue tradition, comme le témoignent les ouvrages de Dumarsais (1730 [1988]) et Vico (1725 [1999]), et, plus récemment, de Blumenberg (1960) et Weinrich (1958, 1964). Toutefois, elle a connu un essor sans précédent à la suite des recherches de Lakoff et Johnson (1980 [1986]), et c'est à partir de ce patrimoine de réflexions que nous allons aborder notre question.

Les recherches menées et inspirées par Lakoff et Johnson s'inscrivent dans le cadre d'une approche cognitive de la langue, de la relation entre expressions et contenus, et par là de la métaphore. Le paradigme cognitif partage avec le paradigme fonctionnel l'idée que le rapport entre la langue et l'activité cognitive de l'être humain est un rapport à sens unique : la langue est un instrument d'expression d'une pensée largement autonome, plutôt qu'une structure formelle capable de la façonner<sup>1</sup>. Cette conception générale du rapport entre l'expression linguistique et l'organisation de la pensée a des conséquences remarquables sur la conception de la métaphore, que nous nous proposons de remettre en question.

D'une part, si la langue est un pur et simple instrument d'expression, la création de métaphores n'est pas à concevoir comme le résultat d'une mise en forme linguistique des concepts, mais comme un fruit spontané de la pensée et de son organisation interne. Or, cette prévision se réalise certainement en présence de métaphores cohérentes enracinées dans notre pensée spontanée, mais elle est démentie par la pure et simple existence de métaphores vives, qui naissent de l'interprétation de signifiés complexes conflictuels. Si les idées cohérentes de passion brûlante et d'argent liquide sont parfaitement intégrées à la fois dans notre pensée spontanée et dans notre patrimoine lexical, l'idée

<sup>1</sup> L'idée de la nature instrumentale de l'expression vis-à-vis des concepts exprimés reçoit une formulation explicite chez Dik (1989 [1997 : 5]) : « A natural language is an instrument of social interaction. That it is an instrument means that it does not exist in and by itself as an arbitrary structure of some kind, but that it exists by virtue of being used for certain purposes. These purposes concern the social interaction between human beings ». Pour une critique d'une approche strictement cognitive de la métaphore, qui sous-évalue le rôle constitutif de l'expression, cf. Haser (2005).

conflictuelle de lumière liquide n'est concevable que comme signifié d'une expression qui contraint les deux concepts incompatibles dans un moule formel indépendant: par exemple, *Le soleil versait à grands flots sa lumière sur le Mont Blanc* (H.-B. de Saussure). Réinsérer les concepts métaphoriques dans l'univers complexe et hétérogène des métaphores, à côté des catachrèses et des métaphores vives, n'est pas seulement un pas indispensable pour dresser un portrait complet et fidèle de la figure dans toutes ses métamorphoses. Comme nous le verrons, c'est aussi la seule façon d'identifier les propriétés qualifiantes des concepts métaphoriques, qui partagent la cohérence avec les catachrèses mais le caractère projectif avec les métaphores vives.

D'autre part, même si nous limitons notre attention aux métaphores solidement implantées dans la pensée cohérente, nous ne pouvons pas ignorer la dimension spécifique des structures lexicales actives dans chaque langue. Une chose est postuler que certains concepts métaphoriques sont largement partagés par delà les frontières linguistiques, autre chose est vérifier comment ce partage se traduit dans la disponibilité de réseaux de lexèmes et d'emplois spécifiques dans le lexique d'une langue. Etant donnée une stratégie de métaphorisation largement partagée – par exemple le désir comme feu ou comme bête – nous verrons que la sélection des verbes appropriés et des supports pour un nom relationnel comme *désir* peut présenter des différences importantes même entre des langues assez proches. Cela nous oblige à envisager la motivation métaphorique de l'extension lexicale sur le fond du principe de l'arbitraire.

Notre essai se propose d'examiner ces deux aspects de la relation entre métaphores et structures de la langue. D'une part, la langue ne se réduit pas à un instrument d'expression passive, mais joue un rôle actif dans la création de métaphores (§ 1). D'autre part, même en présence de concepts métaphoriques solidement installés dans notre pensée, la langue intervient dans leur mise en forme avec ses structures lexicales spécifiques. Autrement dit, la langue est en mesure de retravailler la matière métaphorique exactement comme toute autre matière conceptuelle. Ce dernier point sera illustré à partir de l'analyse des verbes appropriés et des supports métaphoriques de quelques noms de sentiment en français, en italien et en anglais<sup>2</sup> (§ 2). L'observation des analogies et des différences entre les structures lexicales des différentes langues fournira l'occasion pour réfléchir sur la relation complexe entre motivation conceptuelle et arbitraire dans la structure des signes (§ 3).

<sup>2</sup> Les exemples sont tirés en partie directement d'Internet, en partie de Frantexte pour le français, de Coris-Codis pour l'italien et du British National Corpus pour l'anglais.

## 1. LA MÉTAPHORE ENTRE LANGUE ET PENSÉE

### 1.1. MÉTAPHORES COHÉRENTES ET MÉTAPHORES CONFLICTUELLES : DU SIGNIFIÉ D'UNE EXPRESSION À L'INTERPRÉTATION D'UN CONFLIT

Lakoff et Johnson (1980 [1986]) identifient implicitement les « métaphores de la vie quotidienne » avec la totalité des métaphores. Cette identification reçoit une formulation explicite dans l'ouvrage successif de Lakoff et Turner (1989), où les métaphores vives qui se rencontrent notamment dans les textes poétiques sont décrites comme de simples développements, raffinements et combinaisons de concepts métaphoriques partagés. Si les métaphores vives ne font que prolonger une pensée métaphorique solidement installée dans nos structures conceptuelles partagées, le rôle de l'expression linguistique demeure purement passif.

Comme tout concept cohérent, les concepts métaphoriques spontanés sont accessibles indépendamment de leur expression linguistique. Ils ne dépendent d'aucune en particulier, et peuvent être exprimés par plusieurs. Si l'on focalise les exemplaires cohérents, comme il arrive dans les métaphorologies cognitives, on se fait l'idée d'une sorte de 'génération spontanée' des métaphores, qui pousseraient toutes seules d'un sol conceptuel déjà riche en métaphores. Le rôle des formes linguistiques apparaît comme purement instrumental, se réduisant à l'expression, à la stabilisation et à la mise en circulation de concepts indépendants (Lakoff & Johnson, 1980 [1986]; Lakoff & Turner, 1989; Gibbs, 1994). En fait, entre les métaphores vives et les concepts métaphoriques il n'y a pas une simple différence de degré d'élaboration, mais une fracture essentielle, qui porte tant sur les conditions de mise en place que sur le statut sémiotique du contenu.

En tant qu'élaborations discursives de signifiés conflictuels, les métaphores vives se forment en dehors du territoire de la cohérence. Or, la pensée, tout en incluant une couche épaisse de concepts métaphoriques, n'est pas en mesure de franchir la barrière de la cohérence sans le support actif d'un moule linguistique indépendant des contraintes de la pensée. En présence d'une métaphore vive, le rapport entre structures de la pensée et expressions linguistiques se renverse.

Grâce à un réseau solide de relations grammaticales insensibles à la pression des concepts organisés, une phrase a la force de connecter les concepts atomiques dans une relation conflictuelle (Husserl, 1901 [1970]; Black, 1954, 1967; Weinrich, 1963, 1967; Prandi, 1987, 1992, 1998, 2004). Une expression linguistique est donc en mesure de construire un signifié complexe qui n'a aucune contrepartie dans le domaine des concepts cohérents, dont la légalité immanente est bouleversée. S'il est cohérent de verser des substances concrètes liquides comme le vin, et même des substances métaphoriquement liquides comme l'argent, par exemple, il n'est pas cohérent de verser *la mélancolie des soleils couchants*, comme il arrive

de lire chez Verlaine. Si un concept cohérent est simplement porté à l'expression par une forme linguistique, un concept conflictuel est réellement construit par elle. Un concept conflictuel ne peut être conçu que comme le signifié d'une expression complexe. On peut le concevoir comme une structure sémantique, mais pas comme une structure conceptuelle autonome de l'expression. Si les métaphores cohérentes nous renvoient l'image de la langue comme un outil docile au service de l'expression passive de concepts indépendants, la possibilité de créer des métaphores vives à partir de contenus complexes conflictuels nous oblige à attribuer à la langue, à côté d'une fonction d'expression passive, un pouvoir de construction active de concepts et de relations.

Cette différence dans la genèse, interne aux concepts ou provoquée par le pouvoir de mise en forme autonome de l'expression, se double d'une différence tout aussi remarquable de statut sémiotique. Une métaphore cohérente – une catachrèse comme l'aile d'un bâtiment, mais aussi un concept métaphorique, tel que l'emploi de *verser* avec l'argent ou de *caresser* avec un sentiment – est le signifié stable d'un mot qui peut être enregistré dans un dictionnaire: la valeur métaphorique que *caresser* reçoit quand il est construit avec *désir* est une acception distincte du verbe. La métaphore est encapsulée dans ce signifié. Le contenu d'une métaphore issue d'un conflit, tout au contraire, ne coïncide pas avec un nouveau signifié d'un mot, mais elle est le produit contingent et réversible d'un acte d'interprétation textuelle ou discursive. Dans la métaphore vive, chaque mot garde son signifié, et c'est précisément grâce à cela que la connexion aboutit à un conflit. C'est le signifié conflictuel de l'expression dans sa totalité qui, en l'occurrence, est prêt à recevoir une interprétation métaphorique. Pour illustrer ce point, observons un exemple.

Le premier vers du célèbre nocturne d'Alcmane – *Dorment les sommets des montagnes* – dépeint un procès conflictuel: il attribue l'état du sommeil, cohérent avec les êtres vivants, à la nature inanimée. La métaphore n'est pas encapsulée dans ce contenu; elle n'est que l'une des options multiples qui s'ouvrent à son interprétation discursive.

En premier lieu, l'énoncé admet une interprétation cohérente, comme description d'un monde réglé par une constitution conceptuelle différente de la nôtre. Dans les fables de Phèdre, par exemple, on rencontre des animaux et même des arbres qui parlent. La parole des arbres n'est pas métaphorique, car elle appartient de plein droit au monde de la fable:

Calumniari si quis autem voluerit,  
quod arbores loquantur, non tantum ferae,  
fictis iocari nos meminerit fabulis.

Ensuite, on pourrait penser à une interprétation métonymique : le sommeil n'est pas attribué aux montagnes, mais aux êtres vivants qui les peuplent. L'identification d'un référent pertinent – les vivants – et sa mise en relation cohérente avec le sujet conflictuel – avec les montagnes – éteignent le conflit et bloquent tant le transfert que l'interaction métaphorique.

Finalement, si l'interprétation métaphorique est choisie, l'expression nous offre deux options, qui peuvent se superposer mais qui sont logiquement indépendantes : le concept de sommeil dépeint d'une façon oblique un état cohérent des montagnes – par exemple la paix ou le silence ; les montagnes dorment, et de ce fait sont vues comme si elles étaient des êtres vivants.

A un signifié stable correspond donc une pluralité d'interprétations différentes, et la métaphore trouve sa place parmi celles-ci. Cela montre que la métaphore vive issue d'un conflit n'est pas dans le signifié d'un mot ou d'une expression, comme la catachrèse et le concept métaphorique, mais dans l'interprétation discursive de toute une phrase.

## 1.2. FORMES DE L'INTERACTION : ADAPTATION ET PROJECTION

Considéré du point de vue du statut sémiotique, le concept métaphorique se situe visiblement du même côté de la catachrèse : comme celle-ci, il coïncide avec le signifié codé d'un mot ou d'une expression. Mais si nous nous interrogeons sur la dynamique conceptuelle qui est à la base de l'extension métaphorique d'un signifié, le concept métaphorique se dissocie de la catachrèse pour s'approcher de la métaphore vive.

Que ce soit une catachrèse, un concept métaphorique cohérent ou une métaphore vive, toute métaphore naît du transfert d'un concept étranger (*l'allotrion onoma* de la *Poétique* d'Aristote) dans un territoire conceptuel donné, et de l'interaction que le transfert déclenche entre concepts hétérogènes. Ce qui distingue les différentes typologies de métaphore – la catachrèse, la métaphore vive, et les concepts métaphoriques cohérents qui forment l'objet de notre étude – c'est l'issue – le solde, pour ainsi dire – de l'interaction entre le concept étranger et le territoire qui l'accueille.

L'interaction métaphorique est inséparable du transfert : elle se produit chaque fois que deux concepts incompatibles, un concept qui est chez lui, pour ainsi dire, et un concept transféré, se disputent la détermination d'un seul et même objet<sup>3</sup>. Si nous utilisons l'expression *larmes de pluie* pour se référer à des

<sup>3</sup> Dans ce contexte, le terme *objet* n'est pas utilisé dans l'acception restreinte de « chose », mais dans le sens épistémologique, qui inclut tout type d'entité qui peut faire l'objet d'une catégorisation conceptuelle, et donc aussi bien des individus et des masses que des procès et des propriétés.

gouttes, par exemple, le concept de larme et le concept de goutte se disputent la détermination de ces agrégations d'eau qui tombent du ciel quand il pleut. Le concept de goutte a l'avantage d'être le gardien codé et partagé de l'identité du concept avec lui-même. Le concept de larme est le concept étranger qui menace cette identité : qui peut la détruire, mais aussi la solliciter de façon créatrice. D'après Black (1954), nous appelons *sujet de discours primaire* l'objet dont on parle, reconnaissable grâce à son lien stable avec un concept partagé – dans notre exemple, les gouttes de pluie – et *sujet de discours subsidiaire* le concept étranger qui menace son identité et avec lequel il interagit : les larmes.

Quand deux concepts incompatibles se disputent la détermination d'un seul et même objet, nous pouvons imaginer deux issues opposées.

Dans un cas, le sujet subsidiaire se plie à la cohérence du sujet primaire, sans menacer son identité mais sans lui apporter rien : le solde de l'interaction est donc négatif. C'est le cas de la catachrèse. Au lieu d'enrichir le sujet primaire, le sujet subsidiaire renonce à toutes ses propriétés incompatibles avec le sujet primaire. Au lieu de faire voler un bâtiment, par exemple, ses ailes métaphoriques perdent la caractéristique d'être un instrument de vol.

Dans le cas opposé, le sujet primaire est sollicité et reformulé sous la pression du sujet subsidiaire : le solde de l'interaction est positif.

En cas de solde positif de l'interaction, nous pouvons parler de projection : tout ce qu'on peut attribuer de façon cohérente au sujet subsidiaire, on a le droit de le transférer sur le sujet primaire. Dans le cas particulier des verbes métaphoriques, qui forme l'objet de notre étude, tout l'environnement conceptuel des arguments cohérents du verbe peut être projeté sur les argument conflictuels. Un énoncé comme *Le soleil versait à grands flots sa lumière sur le Mont Blanc* (H.-B. de Saussure), par exemple, nous autorise à voir la lumière, l'objet conflictuel de *verser*, comme si c'était une substance liquide, c'est à dire, comme si elle partageait les propriétés qualifiantes de son objet cohérent. Mais cela entraîne un pas successif. Si la lumière est une substance liquide, elle coule, elle baigne, elle tombe en forme de pluie, elle forme des ondes, des ruisseaux, des rivières, des cascades et des lacs, et ainsi de suite : tous ces procès et propriétés qu'il est cohérent de prédiquer des substances liquides peuvent être à leur tour attribués à la lumière. Toutes ces figures de la lumière liquide sont documentées, par exemple, dans la poésie du Romantisme anglais et du Symbolisme français : *They pour fresh light* (Shelley) ; *The moon rains out her beams* (Shelley) ; *The light that flow'd down on the winds* (Blake) ; *The light which streams here* (Byron) ; *The free heaven [...] rains fresh light and dew/On the wide earth* (Shelley) ; *Liquid streams of light* (Shelley) ; *The floods of light / Which flow over the world* (Shelley) ; *The sunset's sea of beams, / Whose golden waves [...] / Fade fast* (Shelley) ; *Lo ! The light of the morning is flowing/Through radiant portals of gold* (Charlotte Brontë). *Le ciel bas et lourd [...]/*



*il nous verse un jour noir plus triste que les nuits* (Baudelaire); *L'astre coule et fait un ruisseau* (Leconte Delisle); *Il est étendu dans l'herbe, [...] / pâle dans son lit vert où la lumière pleut* (Rimbaud); *La pleine lune s'étalait, / et la solennité de la nuit, comme un fleuve, sur Paris dormant ruisselait* (Baudelaire); *La lune est dans son plein, / d'une blanche lueur la clairière est baignée* (V. Hugo); *Torrent / de lumières prodigués dans un commun et rapide écoulement* (Michelet); *Comme un flot ruisselant [...] de lumière* (De Banville); *L'astre coule et fait un ruisseau* (Leconte Delisle).

### 1.3. LIMITES DE LA PROJECTION DANS LE DOMAINE DES CONCEPTS MÉTAPHORIQUES

Une fois que nous avons isolé les deux formes extrêmes d'interaction métaphoriques – la catachrèse et la projection<sup>4</sup> – nous pouvons revenir aux concepts métaphoriques cohérents, et notamment aux verbes appropriés et aux supports métaphoriques, pour identifier la place qu'ils occupent dans le spectre. Tout en étant cohérents comme les catachrèses, les concepts métaphoriques partagent avec les métaphores vives la nature projective.

Les verbes appropriés et les supports métaphoriques rentrent certainement parmi les concepts métaphoriques cohérents incorporés dans le signifié de certaines expressions. Comme la catachrèse, un concept métaphorique est une extension de signifié. A la différence de la catachrèse, il n'est pas l'issue d'une adaptation passive du sujet subsidiaire au sujet primaire, mais incorpore une composante projective, qui recatégorise le sujet primaire à partir du sujet subsidiaire et de son environnement conceptuel. La preuve est que les concepts métaphoriques ne sont ni isolés, ni morts, mais ils forment des réseaux actifs. Si une catachrèse comme l'aile d'un bâtiment demeure une extension isolée, autour de l'idée d'argent liquide prend forme une constellation de concepts inter-reliés. Quand nous disons que l'argent se verse et coule, qu'il s'évapore ou qu'il est congelé, nous ne sommes pas en présence d'innocentes façons de parler qui n'engagent pas la pensée, mais d'une aire conceptuelle compacte qui fonctionne à partir d'un modèle étranger : l'argent est réellement pensé comme si c'était une substance liquide.

Comme dans le cas de la métaphore vive, et à différence de la catachrèse, on ne se limite pas à prélever du sujet subsidiaire une propriété isolée cohérente

<sup>4</sup> Entre les deux extrêmes de la catachrèse et de la projection, nous pouvons placer idéalement la substitution du concept étranger par sa contrepartie cohérente, qui peut être considérée comme une interaction à solde nul. Si nous remplaçons tout simplement une expression comme *larmes de pluie* par un équivalent cohérent comme *gouttes de pluie*, l'interaction est bloquée, car elle demande la présence simultanée des deux concepts. Mais la substitution n'est pas pertinente pour notre sujet, car ni les catachrèses, ni les concepts métaphoriques cohérents ne sont pas remplaçables.



avec le sujet primaire, mais on ouvre les digues de la projection. A la différence de la métaphore vive, cette véritable inondation conceptuelle qu'est la projection n'est pas libre, mais elle est soumise à une contrainte sévère et infranchissable : la contrainte de la cohérence. Les concepts partagés sont par définition cohérents : quand on applique à l'argent des verbes comme *verser* ou *évaporer*, il n'y a aucun conflit. Le codage et le partage impliquent la cohérence, et bloquent toute inférence potentiellement conflictuelle.

De l'idée que la lumière est liquide, nous pouvons conclure qu'elle baigne, comme le fait Hugo : *La lune est dans son plein, / d'une blanche lueur la clairière est baignée*. Mais l'idée de lumière liquide n'est ni codée, ni partagée ; elle est donc incohérente, et n'engage pas la pensée. De l'idée d'argent liquide, qui est codée et partagée, et donc cohérente, nous ne pouvons pas conclure qu'il baigne. Avec la limite du codage et du partage, nous franchissons la limite de la cohérence. Du temps, également, nous pouvons dire qu'il s'écoule. Mais cela ne nous autorise pas à parler de *flots du temps*, de *flots des années* et de *ondes du temps*. Si nous le faisons, comme le fait Hölderlin, nous passons du signifié codé d'une expression à la métaphore vive – à un conflit conceptuel ouvert à l'interprétation métaphorique.

S'il partagent avec la métaphore vive le mécanisme de projection, les concepts métaphoriques partagent avec la catachrèse le statut sémiotique : il ne s'agit pas de l'issue contingente d'un acte d'interprétation mais du signifié codé et stable d'un mot ou d'une expression. Cela implique qu'il s'agit de concepts cohérents, alors que la métaphore vive naît de l'interprétation d'un conflit conceptuel.

## 2. L'EMPREINTE SPÉCIFIQUE DU LEXIQUE

Nous pouvons formuler l'hypothèse raisonnable que plusieurs concepts cohérents ne sont pas le patrimoine d'une communauté linguistique restreinte, mais ils sont partagés par delà les frontières linguistiques par une communauté culturelle plus large qui est aussi, comme Weinrich (1958) le rappelle, « une communauté de métaphores ». Des concepts comme l'argent liquide, le temps qui s'écoule, la discussion comme guerre ou la passion comme feu sont très répandus et peut-être universels. Cependant, cela n'implique pas que la fonction de la langue à leur égard se limite à l'expression passive. En abordant ce deuxième volet de la question, nous ne focalisons pas l'interaction dynamique entre les structures syntaxiques de l'expression complexe et les réseaux de concepts cohérents largement partagés, mais la relation statique entre ces derniers et les structures lexicales spécifiques et immanentes d'une langue chargées de leur mise en forme. Au moment de traduire un patrimoine commun dans un réseau

de structures lexicales, chaque langue lui impose son empreinte spécifique. Le résultat de cette mise en forme, ce sont des paradigmes de valeurs – des champs sémantiques (Trier, 1931, 1932, 1934) – certainement comparables sur la base d'un terrain conceptuel commun, mais non immédiatement superposables.

Une bonne illustration de ce point vient de ce que nous pouvons appeler le paradoxe de l'idiomaticité partagée (Mejri éd., 2004). Une expression idiomatique qui est transparente pour les locuteurs de la langue dans laquelle elle est formulée est en principe transparente pour les locuteurs d'une autre langue qui partage le même système de concepts. Cependant, cela n'implique pas qu'on puisse la traduire mot à mot dans cette langue. Le veto qui bloque le transfert n'est pas cognitif, mais purement linguistique : tout en étant transparente, l'expression n'est pas codée avec cette valeur dans la langue d'arrivée. Le même principe vaut pour les concepts métaphoriques.

Dans le domaine de l'action finalisée, par exemple, l'idée du but comme point d'aboutissement d'un trajet ou cible d'un tir est universellement reconnue. Mais si nous focalisons l'expression linguistique, nous constatons que les valeurs sémantiques attestées ne sont pas superposables dans différentes langues.

En italien, les lexèmes *scopo* et *obiettivo* couvrent à peu près la même aire conceptuelle que *goal* et *aim* en anglais et *but* et *objectif* en français. A la différence des équivalents français et anglais, les mots italiens affectés à l'expression de la finalité ont perdu leur valeur locative d'origine, alors même que les mots qui ont gardé cette valeur locative – par exemple *bersaglio* – sont exclus de l'expression de la finalité : nous ne pouvons pas dire, par exemple, *Ho letto il tuo libro con il bersaglio [but] di scrivere una recensione* comme on dit *Ho letto il tuo libro con lo scopo (l'obiettivo) di scrivere una recensione*, *J'ai lu ton livre dans le but d'écrire un compte rendu* ou *I read your book with the aim of reviewing it*. L'arabe, pour sa part, s'éloigne des langues d'Europe du fait que la métaphore prévalente est celle d'un sommet à escalader, où l'accent sur l'élévation rapproche le but du bien (Dhouib, Prandi, 2004). Cette distance n'empêche pas les différentes familles d'expressions d'être transparentes aux usagers des différentes langues. Un francophone n'a pas de difficulté à reconnaître la motivation de la métaphore arabe, pas plus qu'un arabophone à reconnaître celle des métaphores françaises ou anglaises. L'intercompréhension, cependant, ne se double pas d'une traduisibilité directe. Les mêmes remarques s'étendent à notre domaine.

Pour toutes ces raisons, l'étude de la mise en forme spécifique d'un patrimoine métaphorique commun dans des langues différentes permet de mettre en relief à la fois la motivation conceptuelle et la structure irréductiblement arbitraire des valeurs lexicales documentées.

## 2.1. NOMS DE SENTIMENTS

Dans ce paragraphe, nous examinons à titre d'illustration les emplois de verbes métaphoriques avec quelques noms de sentiments en français, italien et anglais.

Les sentiments sont des attitudes intentionnelles d'un sujet qui peuvent être distinguées, entre autres, sur la base de la perspective temporelle de l'objet intentionné. Nous pouvons notamment distinguer les sentiments rétrospectifs, orientés vers le passé, comme par exemple le regret, des sentiments projectifs, orientés vers le futur, comme le désir, le rêve, l'espoir ou la peur. Nous allons focaliser notre attention sur ces derniers, les mêmes qui sont engagés dans l'expression de la finalité (Gross, Prandi, 2004).

Nous analyserons des exemples significatifs de verbes métaphoriques, sans distinguer entre verbes appropriés et supports (Giry-Schneider, 1987; Gross, 1993). Tout en étant stratégique dans la description syntaxique en tant que fondement de la différence entre prédicats nominaux et prédicats verbaux, emploi prédicatif et emploi comme argument des noms relationnels, la distinction entre verbes appropriés et supports n'est pas pertinente pour la caractérisation métaphorique des sentiments. Tant les verbes support que les verbes appropriés, en effet, qualifient le sentiment sur la base des mêmes stratégies cognitives, en projetant sur lui comme un modèle le contenu et les propriétés relationnelles des arguments cohérents qui caractérisent chaque verbe dans ses emplois prédicatifs non métaphoriques. Tant le verbe support *caresser* que le verbe approprié *attiser*, par exemple, qualifient le désir – comme un enfant chéri le premier, comme du feu le second – à partir des environnements cohérents qui les caractérisent dans leurs emplois prédicatifs.

Le désir présente une catégorisation ambivalente: d'une part, c'est un enfant à nourrir et à caresser, ou une plante à cultiver; de l'autre, c'est un feu qui nous brûle ou une bête féroce prête à nous dévorer: dans les deux cas, quelque chose de dangereux et redoutable.

Tant en français qu'en italien et en anglais, ces domaines-source sont exploités. Aux verbes français *nourrir* et *caresser* correspondent en italien *nutrire* et *accarezzare* (*Questo romanzo accarezza il desiderio più segreto dell'animo umano*) et en anglais<sup>5</sup> *nourish*, *nurse* et *cherish* (*He cherishes no desire nor hate with regard to any object*). Le désir est une flamme qui brûle; on en est enflammé et consumé.

<sup>5</sup> L'anglais a deux mots pour désir: *wish* et *desire*, qui ne se superposent pas. *Wish* a un emploi plus large: il a notamment une acception augurale, de souhait (*I wish you a good holiday*), et une acception liée à la magie et aux contes de fée (*I only wish I could wave a wand and grant her wish*), un emploi qui en italien se construit avec le verbe *esprimere* et en français avec *exprimer* (*La première fois que j'exprime un désir de réincarnation*). *Desire*, pour sa part, est moins familier et plus littéraire.

Comme une bête, il s'assouvit, se réveille, nous tiraille (*Le symbole du combat de sexe tirillé à la fois par le désir abrupt de fusion*), nous happe, nous possède, nous emporte et nous dévore. Il nous submerge comme une vague montante (*Submergé par le désir d'Alice, il fuit*), nous habite. Parallèlement, en italien, le désir *brucia, arde, infiamma, accende, incalza, assilla, tormenta, tortura, divora* sa victime (*Il giovane Alessandro Magno, divorato dal desiderio di gloria e avventura, parte dalla Macedonia*), et finalement s'en empare (*si impossessa*). Dans les deux langues, on peut couronner – *coronare* – un désir (*C'est la lumière qui couronne le désir de l'esprit*). En anglais, le désir prend des verbes comme *burn, seize, enslave, entangle, govern, shatter, overcome, enthrall* (*Jessica, somehow, was enthralled as well as horrified by desire*).

Sur le fond de ce terrain commun, chaque langue découpe des valeurs spécifiques, dépourvues d'équivalents directs dans les autres. Le français présente *embraser* (*Il avait le cœur embrasé par le désir de la revoir*), *tenailler* (*Depuis sa jeunesse, il est tenaillé par le désir de tuer*) dont l'équivalent italien – *attanagliare* – est utilisé pour la peur, et *tarauder*, un verbe qui n'a d'équivalent italien que pour l'acception technique: *filettare* (*il travaille son mal-être au café [...] taraudé par le désir d'écrire*). Par contre, en italien on a *struggersi* (*se consumer*), un verbe archaïque qui ne s'utilise que dans ce contexte (*Il mio nemico si strugge dal desiderio di lacerare*), et *scalpitare*, le geste du cheval impatient de partir (*L'ex campione del mondo 2003 scalpita dal desiderio di rientrare nel mondiale*).

En anglais, on peut *harbour* un désir comme un navire (*Sam harboured other desires*), mais aussi *gratify, obey, espouse, cooperate with* (*She will cooperate with your wishes*) comme une personne, à laquelle on peut même s'incliner – *bow* (*He will have to bow to the wish of the Scottish people*). Le désir est un liquide qui se verse (*pouring your intense desire*) et un carburant: *a world fuelled by desire, lust, paranoia, romance and bitterness*.

Par rapport au désir, le rêve perd le côté agressif et menaçant pour se changer en objet de soins tendres. En français on a des verbes comme *entretenir, cultiver, nourrir, soigner, caresser*; en italien *accarezzare, cullare* (*Culla il sogno di vedere pubblicato un proprio libro*), *nutrire, coltivare* (*Tre aspiranti attori di teatro coltivano il sogno di mettere in scena una loro personale versione del Cyrano di Bergerac*); en anglais *to nurse* (*The owner [...] nursed for a long time the dream of acquiring some old house of character*), *to cultivate* (*Don can cultivate Blues' dream*), *to nurture* (*A seasoned view of Howard's Way or a Cowes spectator may always have nurtured the dream of sailing a dinghy or crewing a yacht*), *to fuel* (*Magazines [...] are fuelling the dream*).

L'italien reconnaît au rêve les caractères d'une force par laquelle le sujet est poussé, possédé, dominé (*spinto, posseduto, dominato*). Mais un rêve est aussi l'objet précieux qu'on cache dans un tiroir pour le garder secret – on parle de *sogni nel cassetto* (*Hilary Swank ha un sogno nel cassetto: lavorare in Italia*) – la planche à laquelle le naufrage se cramponne – (*Lo statunitense medio continua ancora ad*

*aggrapparsi al sogno che, quando meno se lo aspetta, riuscirà a diventare ricco*) – et, en cas de succès, un roi qu'on couronne : *coronare un sogno* (*Fabio ha potuto coronare il sogno di diventare giornalista*). En anglais, un rêve peut avoir le contour précis d'un projet qu'on dessine – (*After designing an architect's dream, he will then have to try and make it functional*) – ou d'une surface précieuse qui peut se ternir : *For fear of tarnishing his dream with any slight touch of realism*. Dans un cauchemar, on peut se noyer : *To enter Romania is to sink into a bad dream*.

Le concept qui se nomme *speranza* en italien et *hope* en anglais se bifurque en français, qui offre *espoir* et *espérance*. Par-delà le hasard de l'histoire qui a conduit à ce partage, il est possible que la présence de deux valeurs entraîne une amorce de spécialisation. Tous les termes de sentiments couvrent à la fois l'attitude du sujet – le fait de désirer quelque chose – et le contenu : la chose qu'on désire. La distinction entre l'attitude intentionnelle, qui se trouve dans le sujet, et l'objet intentionné, qui en est indépendant, essentielle en philosophie (Husserl, 1900–1901, 6<sup>e</sup> *Recherche*), s'atténue jusqu'à disparaître aux yeux de l'utilisateur de la langue. Il serait peut-être excessif de dire qu'*espérance* se réfère à l'attitude et *espoir* au contenu, mais c'est un fait qu'il est plus facile d'appliquer à *espoir* qu'à *espérance* les verbes qui personnifient ou réifient le contenu du sentiment. Les verbes comme *caresser*, *bercer*, *couver*, *nourrir* (mais aussi *s'en nourrir*) s'appliquent en effet plus facilement à *espoir* qu'à *espérance*.

En italien, on peut (*ac*) *carezzare*, *abbracciare*, *nutrire*, *covare*, *cullare* l'espérance. L'anglais, également, nous propose *cherish*, *nourish* et *nurse*. Dans les trois langues, l'espérance est une lumière ou une flamme qui luit (*Un espoir luit pour les orphelins aveugles en Chine*), que nous pouvons allumer (*Amnesty International allume la flamme de l'espérance*) ou éteindre ; *accendere*, *riaccendere*, *spegnere* en italien (*Una foto in Marocco riaccende la speranza*) ; *switch off* en anglais (*These few letters had switched his hopes off like some cheap light bulb* ; l'expression *To extinguish somebody's hopes*, par contre, active la métaphore du feu). En français et en anglais davantage qu'en italien, la métaphore de la lumière s'étend à la détermination : *une lueur d'espérance* (beaucoup plus fréquent que *lueur d'espérance*), *un rayon d'espérance* ; *a ray*, *a glimmer*, *a gleam*, *a shine*, *a glisten*, *a flare of hope*. En italien, on parlerait plutôt de *un filo*, *un alito di speranza*. En italien, l'espérance *tramonta* comme le soleil, alors qu'en anglais c'est le soleil qui se couche sur un espoir : *the sun went down on his hopes*. En français, l'espérance *fléchit*, *s'écroule* et *s'effondre*, ou *s'envole*, comme un oiseau : *ce sont des espoirs déçus, des espérances déçues*.

En français l'espérance peut *se cristalliser* (*Le développement a cristallisé les espoirs de justice, de paix et de bien-être*), et comme tel, on peut le *briser*. En italien, comme en anglais, on peut donner voix à l'espérance – *dar voce*, *voice* (*Whitehall mandarins have discreetly voiced hopes*). L'espérance est aussi un être vivant qui naît, meurt, est ranimé. En italien, non seulement l'espérance *nasce*, *muore* et *rinascere* ; on peut aussi

le concevoir – *concepire* – et lui donner un corps : *dar corpo* (*La forza dei piccoli gesti dà corpo alla speranza*). Il est un appui qui soutient le sujet (*Piero è sostenuto dalla speranza di superare gli esami*), ou une corde à laquelle il se tient – *è, resta appeso* – pour ne pas tomber (*Il Milan si aggrappa alla speranza ; La squadra è appesa alla speranza*). L'image est partagée par l'anglais (*to hang on to a glimmer of hope*). Mais l'appui est à son tour précaire, s'il est vrai que l'espoir lui-même *tient à un fil* : *La speranza è appesa a un filo*. En français, on peut *s'accrocher* ou *se cramponner* à un espoir : *L'Amérique latine se cramponne à l'espoir d'un futur meilleur*.

Toujours en italien, l'espoir est un ami qui peut nous rendre visite inattendu, auquel on laisse la porte entrouverte : *Il film lascia aperta la porta alla speranza*. Le contenu ou le destinataire de l'espoir est un tiroir dans lequel on cache l'espoir (*Ho riposto in te tutte le mie speranze*). En anglais, un espoir longtemps chéri est un navire qu'on garde dans un port (*to harbour*); comme un vase qui tombe au sol, il peut se briser (*shatter* : *The German offensive that followed finally shattered these hopes*); comme une feuille sur la plage, il peut être remporté par une onde – (*dash* : *They fear hopes of a meeting in Darlington could be dashed*). S'il est intense, il peut exhaler – *exude* – come la sueur de la peau. Comme la peur, l'espoir peut même nous secouer (*Inside, Jenna was shaking with hope*).

La peur est en premier lieu l'ennemi qui *s'installe* en nous, nous *assaille*, *accable*, *talonne*, *obsède* et *s'empare* de nous, mais avec qui il faut *se battre*. En italien, également, nous sommes *assaliti*, *afferrati*, *dominati*, *attanagliati* (*tenaillés*) par la peur, que nous pouvons *controllare*, *affrontare*, *combattere*, *dominare*, *vincere*, *sconfiggere* et *domare* comme on dompte une bête féroce (*Il cocodrillo ci insegna a ottenere ciò che vogliamo e il leopardo delle nevi a domare la paura*). En anglais, nous sommes *filled with fear*, *stricken*, *haunted*, *obsessed*, *hounded by fear*, qui poursuit sa victime comme un chien (*We are hounded by fear more than we have been willing to admit*), et nous pouvons *battle with fear* et *overcome one's fear*.

D'assez nombreux verbes se réfèrent métonymiquement aux effets réels ou présumés de la peur : le froid, le tremblement, le malaise. En français, on *tremble* de peur, on change de couleur – on est *vert* ou *blanc*, on *blanchit*, on *blêmit*, on *pâlit* de peur – on est *paralysé*, *pétrifié*, *tétanisé*, on *tressaille*, on *frémit*, on *frissonne*, on *grelotte*, on *se liquéfie*, on *s'évanouit* jusqu'à la mort hyperbolique, on *a la peur au ventre*, la peur *étraint le ventre*. En italien on *trema*, on est *impietriti*, *paralizzati*. On peut savourer la peur, la toucher des mains, même la couper avec un couteau : *assaporarla*, *toccarla con mano*, *tagliarla con la lama di un coltello*.

Le clavier de l'anglais est particulièrement riche dans cette aire : une personne peut être *numb* (engourdi) ; elle peut *freeze*, *grow cold*, *petrified*, *shake*, *shiver*, *tremble*, *tingle*, *quake*, *jerk*, *prickle*, *feel* ou *grow sick*, *vomit with fear* ; elle peut pleurer ou *transpirer* (*weep*, *sweat with fear*), *écarquiller les yeux* (*His eyes widened in fear*), et même hurler sa peur (*to scream out the fear*). Le sentiment peut même



se concrétiser dans une substance qui a une saveur et une odeur : *to breathe the fear, to sense one's fear, to taste the fear, to smell the sweat of fear.*

### 3. MOTIVATION MÉTAPHORIQUE ET ARBITRAIRE

La comparaison interlinguistique montre bien que le partage d'un patrimoine commun de structures conceptuelles, et notamment de concepts métaphoriques, n'est pas incompatible avec l'idée que « Each language must be thought of as having its own semantic structure, just as it has its own phonological and grammatical structure » (Lyons, 1963 : 37 ; voir aussi : Saussure, 1916 [1974 : 116] ; Trier, 1932 [1973 : 98]). Les concepts métaphoriques partagés se prêtent à une mise en forme spécifique de la part des structures lexicales d'une langue ni plus ni moins que tout autre substrat conceptuel partagé par-delà les frontières d'une communauté linguistique. En présence de la métaphore, cependant, il y a quelque chose de plus, à savoir la présence évidente d'une motivation conceptuelle, qui oblige à remettre en cause la *vexata quaestio* de la relation entre le principe de l'arbitraire et la donnée empirique de la motivation.

Au moins depuis Aristote, l'arbitraire est considéré comme la propriété constitutive des signes des langues humaines. Alors que les indices (*seméia*) sont motivés pour des raisons perceptives ou cognitives, les signes linguistiques (*sýmbola*) ne dépendent d'aucune motivation externe, mais sont significatifs dans la mesure, et seulement dans la mesure, où ils sont partagés par une communauté : un signe linguistique est « un son signifiant par accord » (*phonè semantikè katà synthéken, De interpretatione*, 16a). Le principe de l'arbitraire comme fondement de la relation entre signifiants et signifiés dans la structure des signes linguistiques, explicitement proclamé per Locke<sup>6</sup>, a fait son entrée dans la réflexion linguistique avec Saussure (1916 [1972 : 100]) : « Le signe linguistique est arbitraire ».

Saussure lui-même se pose le problème de la compatibilité du principe de l'arbitraire avec la présence de faits de motivation, mais sa discussion se limite à des faits marginaux d'onomatopée<sup>7</sup>. Le défi véritable au principe de l'arbitraire est lancé par la linguistique cognitive, qui souligne le rôle des mécanismes

<sup>6</sup> Locke (1689 [1975 : Book II, Ch. 2, § 1]) : « Thus we may conceive how *Words* [...] come to be made use of by Men, as the *Signs of their Ideas*; not by any natural connection, that there is between particular articulated Sounds and certain *Ideas*, for then there would be but one Language amongst all Men; but by a voluntary imposition, whereby such a Word is made arbitrarily the Mark of such an *Idea* ».

<sup>7</sup> Le premier linguiste qui lance un défi au « dogme de l'arbitraire du signe » au nom de la motivation, et notamment de la motivation diagrammatique, est Jakobson (1966). Sa critique se base sur certains cas isolés de correspondance entre formes et contenus, tant



d'extension métaphoriques et métonymiques dans la polysémie et dans le changement historique de la structure des signes. Comme l'écrit Sweetster (1990: 5), «Saussure was right, of course, that there is an essential arbitrary component in the association of words with what they mean. For example, in *I see the tree*, it is an arbitrary fact that the sequence of sounds which we spell *see* (as opposed to the sound sequence spelled *voir* in French) is used in English to refer to vision. But, *given this arbitrary fact*, it is by no means arbitrary that *see* can also mean 'know' or 'understand', as in *I see what you're getting at*. There is a very good reason why *see* rather than, say, *kick* or *sit*, or some other sensory verb such as *smell*, is used to express knowledge and understanding». Si l'arbitraire était vraiment incompatible avec la présence d'une motivation conceptuelle, la recherche linguistique serait condamnée à une alternative dramatique : ignorer le fait empirique de la motivation, ou renoncer au principe de l'arbitraire. Mais le principe de l'arbitraire est-il vraiment incompatible avec la motivation ?

Le principe de l'arbitraire, tel qu'il a été défini par Aristote et Saussure, serait certainement incompatible avec la motivation si la motivation elle-même fonctionnait comme un principe qui règle la relation entre signifiants et signifiés. Mais s'il s'avérait que la structure du signe se justifie indépendamment de toute motivation, la motivation perdrait son statut de principe fondateur de la relation ségnique, et l'incompatibilité avec l'arbitraire perdrait son fondement. Or, l'accord social, le partage, est un fondement suffisant pour la mise en place de la relation entre signifiants et signifiés telle qu'elle est documentée dans une langue donnée : les signes sont signifiants et signifient ce qu'ils signifient parce que les membres de la communauté sont en accord sur cela. Sur cette prémisse, la motivation n'est ni requise, ni exclue pour qu'un signe fonctionne comme un signe : elle est tout simplement non pertinente. Vu dans cette optique, le principe de l'arbitraire n'implique pas absence de motivation. Il implique simplement que la motivation, et *a fortiori* la transparence à la conscience des locuteurs, ne sont pas requises pour qu'un signifiant code un signifié. L'arbitraire est compatible tant avec la motivation qu'avec son absence, et, en cas de motivation, tant avec la transparence qu'avec l'opacité. La motivation n'est pas un principe alternatif et un défi pour l'arbitraire, mais une constellation de faits empiriques qui jouent un rôle important dans l'histoire des signes sans pour autant affecter leur structure et leur valeur en tant que signes, et donc la relation entre signifiants et signifiés. Une fois que cette relation est solidement fondée sur le critère indépendant du partage social, et donc de l'arbitraire, toute réserve théorique à l'égard de la motivation se dissout, et la motivation peut être explorée aussi bien dans sa réalité empirique que dans ses limites.

---

paradigmatiques - *high, higher, highest* - que syntagmatiques - *veni, vidi, vici* - qui semblent iconiques *a posteriori*, une fois que leur signifié codé est connu.

S'il est vrai qu'elle ne joue aucun rôle dans la fondation de la relation ségnique, la motivation est une protagoniste de la vie sociale et historique des signes, qui ouvre les portes de la recherche linguistique à une synergie féconde avec l'univers de la conceptualisation et de la cognition. En plus, s'il est vrai que la stabilité des signes se fonde sur le partage, il faut reconnaître qu'une motivation conceptuelle est un facteur puissant de promotion du partage.

Cela dit, la comparaison interlinguistique montre bien que la motivation agit à son tour de façon arbitraire. La motivation est un chemin à sens unique : elle est en mesure de justifier *a posteriori* les extensions de signifié attestées, mais n'est pas en mesure de les prévoir. Le partage d'une conceptualisation métaphorique largement partagée du désir, par exemple, est suffisant pour justifier *a posteriori* un éventail d'extensions métaphoriques de l'emploi de verbes comme *brûler*, *bruciare* ou *burn* en français, en italien et en anglais. Cependant, il n'est pas en mesure de justifier les différences spécifiques entre les trois langues : par exemple, le fait que *tenailler* n'a pas d'équivalent en anglais, que son équivalent italien *attanagliare* s'emploie avec la peur et non pas avec le désir, que *tarauder* n'a d'équivalent ni en italien, ni en anglais, au contraire de *harbour* absent tant du français que de l'italien, et ainsi de suite. Comment justifier ces différences dans l'exploitation d'une motivation partagée sinon par le partage, et donc par l'arbitraire ? Le partage est une donnée tautologique qu'aucune motivation conceptuelles n'est en mesure de fonder. Le fait que *tarauder* s'utilise avec le désir est une tautologie du lexique du français, exactement comme le fait que deux signes – *fleuve* et *rivière* – couvrent la même aire conceptuelle occupée par un seul signe en italien – *fiume* – et en anglais : *river*.

#### 4. CONCLUSIONS

Notre survol de quelques emplois métaphoriques de verbes appropriés et de supports avec une poignée de noms de sentiments n'a aucun souci d'exhaustivité, et ne prétend qu'à une valeur d'exemple. Dans ces limites, nous croyons avoir illustré le bien fondé de l'hypothèse défendue dans cet essai. Les métaphores qui nourrissent notre représentation conceptuelle et notre expression linguistique des sentiments, et plus généralement la pensée cohérente et l'expression, appartiennent essentiellement à des aires partagées bien au-delà des frontières d'une langue spécifique. Reconnaître cet enracinement dans une pensée partagée et générale, cependant, n'a pas comme conséquence de sous-évaluer l'apport spécifique et arbitraire des structures lexicales de chaque langue. Tout au contraire, la présence d'une toile de fond commune met en relief les spécificités lexicales et leur attribue leur juste valeur. Si la présence d'un

tissu métaphorique commun nous aide à circonscrire un substrat de concepts partagés, les différences spécifiques qualifient chaque langue en tant que forme et critère de formation de la pensée.

## BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE, *De l'interprétation*, in: *Organon*, I: *Catégories*; II: *De l'interprétation*, Paris: Vrin, 1977.  
- *La poétique*, Paris: Les Belles Lettres, 2002.
- BLACK M. (1954), «Metaphor», *Proceedings of the Aristotelian Society*, n° 55, p. 273-294. Réimpr. in: BLACK M. (1962), *Models and Metaphors*, Ithaca-Londres: Cornell University Press, pp. 25-47.  
- (1979), «More about metaphor», in: ORTONY A. (éd.), *Metaphor and Thought*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 19-43.
- BLUMENBERG H. (1960), *Paradigmen zu einer Metaphorologie*, Bonn: Bouvier und Co.
- DHOUB M. F., PRANDI M. (2004), «Un tronc conceptuel commun et ses ramifications linguistiques: la finalité en français et en arabe», in: MEJRI S. (éd.), *L'espace euro-méditerranéen: une idiomaticité partagée*, Cahiers du C.E.R.E.S., Série Linguistique 12, Tunis, pp. 355-366.
- DIK S. C. (1989 [1997]), *The Theory of Functional Grammar. Part I: The Structure of the Clause*, Dordrecht-Providence, 2<sup>e</sup> éd. révisée, Berlin-New York: Mouton De Gruyter.
- DUMARSAIS C. (1730 [1988]), *Des tropes, ou des différents sens*, Paris: Flammarion.
- GIBBS R. W. (1994), *The Poetics of Mind*, Cambridge: Cambridge University Press.
- GIRY-SCHNEIDER J. (1987), *Les prédicats nominaux en français. Les phrases simples à verbe support*, Genève: Droz.
- GROSS G. (1993), «Trois applications de la notion de verbe support», *L'information grammaticale*, n° 59, pp. 16-23.
- GROSS G., PRANDI M. (2004), *La finalité: fondements conceptuels et genèse linguistique*, Bruxelles: De Boeck-Duculot.
- HASER V. (2005), *Metaphor, Metonymy, and Experientialist Philosophy: Challenging Cognitive Semantics*, Berlin / New York: Mouton de Gruyter.
- HUSSERL E. (1900-1901), *Logische Untersuchungen*, Band I, Halle 1900; Band II, Halle 1901. Éd. critique: *Husserliana*, vol. XVIII (1975) - XIX, I-II (1984), Nijoff, La Haye. Tr. fr. (de la 2<sup>e</sup> éd., Halle 1922-1923), *Recherches logiques*, t. I, Paris 1959; t. II, Paris 1961-1962.
- JAKOBSON R. (1966), «A la recherche de l'essence du langage», *Diogenes*, n° 51, *Problèmes du langage*, pp. 22-38.
- LAKOFF G., JOHNSON M. (1980 [1986]), *Metaphors we Live by*, Chicago-Londres: The University of Chicago Press. Tr. fr., *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- LAKOFF G., TURNER M. (1989), *More than Cool Reason*, Chicago-Londres: The University of Chicago Press.
- LOCKE J. (1689 [1975]), *An Essay Concerning Human Understanding*, Oxford: Clarendon Press.
- LYONS J. (1963), *Structural Semantics*, Oxford: Blackwell.
- MEJRI S. (éd.) (2004), *L'espace euro-méditerranéen: une idiomaticité partagée*, Cahiers du C.E.R.E.S., Série Linguistique 12, Tunis.
- PRANDI M. (1987), *Sémantique du contresens. Essai sur la forme interne du contenu des phrases*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- PRANDI M. (1992), *Grammaire philosophique des tropes*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- PRANDI M. (1998), «Contraintes conceptuelles sur la distribution: réflexions sur la notion de classe d'objet», in: LE PESANT D., MATHIEU-COLAS M. (éds), pp. 34-44.

- PRANDI M. (2004), *The Building Blocks of Meaning*, Amsterdam-Philadelphie : John Benjamins.
- RICOEUR R. P. (1975), *La métaphore vive*, Paris : Les Éditions du Seuil.
- SAUSSURE F. de (1916 [1972]), *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot. Édition critique par T. de Mauro, Paris : Payot.
- SWEETSTER E. (1990), *From etymology to pragmatics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- TRIER J. (1931), *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes. Die Geschichte eines sprachlichen Feldes. Part I: Von den Anfängen bis zum Beginn des 13. Jahrhunderts*, Heidelberg : Winter. Réimpr. in Trier (1973), pp. 40-65.
- TRIER J. (1932), « Sprachliche Felder », *Zeitschrift für Deutsche Bildung* 8. Réimpr. in Trier (1973), pp. 93-109.
- TRIER J. (1934), « Das sprachliche Feld. Eine Auseinandersetzung », *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*, n° 10. Reimpr. in Trier (1973), pp. 145-178.
- TRIER J. (1973), *Aussätze und Vorträge zur Wortfeldtheorie*, par LEE A. van der, et REICHMANN O., La Haye-Paris : Mouton.
- VICO G. (1725 [1999]), *Scienza nuova*, Naples. Réimpr. in *Opere*, Milan : Mondadori.
- WEINRICH H. (1958), « Münze und Wort. Untersuchungen an einem Bildfeld », *Romanica, Festschrift Rohlf's*, Halle : Niemeyer, pp. 508-521.
- WEINRICH H. (1963), « Semantik der kühnen Metapher », *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, n° 37, pp. 325-344.
- WEINRICH H. (1964), « Typen der Gedächtnismetaphorik », *Archiv für Begriffsgeschichte*, n° IX, pp. 23-26.
- WEINRICH H. (1967), « Linguistik des Widerspruchs », in : *To honor Roman Jakobson*, vol. III, La Haye : Mouton.

